

Lectures

Être Contemporain

Anne-Marie FERNEZ, SORP

Le sentiment de la nécessité, voire de l'urgence, qu'il y a à se tenir en éveil vis-à-vis de ce qui, dans les temps que nous vivons, a prise sur nous alors même que nous tentons de nous en extraire, s'est trouvé éclairé pour moi par deux lectures qui m'ont semblé dans un lien de cohérence avec ce qui nous préoccupe dans notre pratique.

Dans un petit opuscule intitulé *Qu'est-ce que le contemporain* (Rivages Poche/Petite Bibliothèque), Giorgio AGAMBEN entreprend de définir ce qui fait de nous, – ou non –, des « contemporains » : « un homme intelligent peut haïr son époque, mais il sait en tous cas qu'il lui appartient irrévocablement. Il sait qu'il ne peut pas lui échapper ». Il déplie alors plusieurs définitions de la contemporanéité dont celle-ci : « c'est donc une singulière relation avec son propre temps, auquel on adhère tout en prenant ses distances ; elle est très précisément la relation au temps qui adhère à lui par le déphasage et l'anachronisme. Ceux qui coïncident trop pleinement avec l'époque, qui conviennent parfaitement avec elle sur tous les points, ne sont pas des contemporains parce que, pour ces raisons mêmes, ils n'arrivent pas à la voir. Ils ne peuvent pas fixer le regard qu'ils portent sur elle ».

Dans quelle relation sommes-nous à notre propre temps ?

Dénoncer ce qui contrevient à nos valeurs, se livrer à « cet amer plaisir là, vitupérer l'époque » comme le chante LÉO FERRE, suffit-il à nous permettre de porter un regard sur notre temps dans un déphasage suffisant pour ne pas coïncider avec l'époque ? Qu'est-ce qui peut faire de nous des contemporains au sens d'AGAMBEN ?

En même temps donc que cet opuscule, je lisais, de Sébastien LEMERLE : *Le singe le gène et le neurone. Le retour du biologisme en FRANCE*, Éditions PUF. Cette lecture donne précisément des éléments permettant ce « déphasage », cette distance sans laquelle on ne peut pas vraiment porter un regard sur ce que l'on vit et en être contemporain. Dans ce livre, S. LEMERLE fait l'histoire du retour du biologisme en FRANCE, depuis la mouvance eugéniste de l'entre-deux guerres, à laquelle s'était rattachée l'histoire naturelle, jusqu'à

Lectures

« la réception intellectuelle actuelle massive en faveur d'un déterminisme biologique des comportements », des déficiences, et de tous les domaines du psychisme : intelligence, attention, rêves, émotions, mémoire... Il en recense les différentes étapes historiques. Pouvoir se repérer dans l'histoire des idées est déjà une façon de porter un regard distancié sur ce qui imprègne notre temps et risque, donc, de nous imprégner. Être contemporain au sens d'AGAMBEN c'est aussi garder la liberté de faire des choix qui nous engagent, de prendre position vis-à-vis de ce qui s'avère être une conception du monde et de l'humain qui tendrait à s'imposer.

S. LEMERLE étudie surtout comment des « passeurs culturels », plus ou moins proches des domaines des savoirs qu'ils divulguent au grand public, exportent des notions scientifiques hors de leur contexte d'élaboration et sans leurs appuis théoriques, peu accessibles dans une logique de vulgarisation. Ces notions se trouvent alors transformées en marqueurs d'un discours visant à donner une explication globale des phénomènes humains (le gène de la dyslexie, les neurones de la violence...)

Cette biologisation de l'espace public finit par être déconnectée de l'évolution réelle des recherches, par opérer une réduction des théories (sans doute toujours à l'œuvre quand elles sont divulguées et déjà remarquables vis-à-vis de la psychanalyse réduite à

« la psychanalyse culpabilise les parents », par exemple) et par occuper dans le grand public la place que les théoriciens du positivisme du XIX^{ième} siècle appelaient de leurs vœux : celle d'une religion de la science. Bien loin de la démarche de la recherche scientifique, c'est bien une croyance qui est à l'œuvre dans cette utilisation idéologique pseudo-scientifique mais très sûrement aussi politique de ce qui fait l'objet de la recherche scientifique. Croyance en la légitimité de ce discours dit « scientifique », en raison de sa supériorité affirmée sur le plan intellectuel et moral, sa revendication de modernité (la FRANCE serait toujours en retard sur les américains ou les canadiens...), avec les promesses du bonheur et d'épanouissement personnel qu'elle promet. Cette croyance vient tenter de fermer, clore, la blessure narcissique qui faisait dire à FREUD débarquant aux ÉTATS-UNIS qu'il leur apportait la peste : c'est de renoncer à la responsabilité du sujet, au sens où celui-ci est divisé du fait du langage dont il est question. L'être humain n'est plus envisagé comme « parlêtre », (J.LACAN), construction langagière, mais comme « animal intelligent ». Au nom de l'objectivité scientifique, s'opère une réhabilitation de la « nature humaine ». L'axiome le plus basique de cette vulgarisation scientiste : « la nature détermine ce que nous sommes » a des effets d'autant plus ravageurs que ses fondements en restent inaperçus

sauf peut-être, justement, à en suivre le déroulement et l'insistance dans l'histoire des idées. Ses conséquences destructrices sur l'histoire de l'humanité sont dans nos mémoires.

Demandons-nous quelle lecture contemporaine nous pouvons en faire.

Un des domaines où se manifeste sensiblement dans le discours actuel les effets de cette conception d'une nature humaine biologiquement déterminée, est sa pente moralisatrice. S. LEMERLE déplie de manière claire les dérives moralisantes de ce discours scientifique. Ce n'est pas par hasard si la question de l'éthique revient en force : il s'agit bien d'orienter le sens de l'humain selon une morale biologiquement fondée, qui ne recule pas devant l'oxymore : il faut, par exemple, amener les individus à « renoncer librement » à leurs opinions erronées. Le recouvrement des concepts d'éthique et de morale indique bien que l'être humain soumis à sa « nature » (à sa biologie), déterminé par elle, est en réalité soumis à l'idéologie qui prend appui sur cette prétendue nature pour édicter où est son bien, son bonheur, son épanouissement. La manière dont se sont déroulés certains débats de société récents en témoigne.

La question du langage n'est pas explicitement traitée dans le livre de S. LEMERLE, juste est évoquée l'aptitude à la communication comme valeur privilégiée dans le discours managérial, et le fait que le lapsus, comme le rêve, l'acte manqué sont ramenés à des

ratés du traitement du stockage des informations. Mais nous savons que le langage est, dans ce discours, une fonction « naturelle » parmi d'autres. L'expression « langage naturel » est d'ailleurs utilisée pour différencier le langage humain du langage informatique. Notre profession en a retenu la pragmatique, soit, pour aller vite, le langage dans le contexte, le langage réduit à la communication. Langage fonctionnel qui ne vise que la signification..

De même, l'insistance que je relève plus haut sur les émotions est significative :

l'émotion est une manifestation « naturelle », repérable biologiquement et sur le plan comportemental. Il existe des exercices visant à rééduquer les émotions à partir des seules mimiques... Exit donc l'affect, lié à la pulsion elle-même inséparable du langage. Le repérage clinique sur la base des émotions ne peut être que source d'impasses.

Enfin, S. LEMERLE souligne les effets de modification de sens qui se font subrepticement, par imprégnation. Nous insistons souvent sur notre appui sur les « sciences humaines »... sans apercevoir qu'elles n'ont jamais été aussi bien nommées et que maintenant se référer aux sciences humaines ce n'est plus faire référence à la psychopathologie, à la linguistique, mais à la science « naturelle » appliquée à l'humain. Sans doute que dès lors, E. MORIN qui avait qualifié les sciences humaines

de « sciences les plus ignorantes et les plus débiles » (cité par S. LEMERLE) réviserait son jugement. Nous sommes donc dans l'époque de « l'humanisme scientifique »... et d'une redoutable offensive sur les mots !

Pour terminer, je voudrais évoquer une application qui m'a semblé exemplaire de cette logique biologisante appliquée à l'humain dans un domaine socialement et médiatiquement sensible : l'éducation. Il s'agit de la manière dont Catherine GUEGUEN, pédiatre à l'institut hospitalier franco-britannique a présenté son livre *Pour une enfance heureuse* lors d'une émission du « Magazine de la santé » (FRANCE 5) de mars 2014. Je n'ai pas lu ce livre mais j'ai pris note des propos de son auteure lors de cette émission. Je la cite : « *On sait maintenant comment faire pour qu'un être humain se développe bien. Le cortex pré-frontal est la partie la plus précieuse de l'être humain. C'est lui qui nous permet de développer nos émotions, d'aimer, de décider... Pour qu'un enfant se développe bien il faut donc favoriser la maturation et le développement du cortex pré-frontal. Par exemple quand un enfant crie c'est parce que son cerveau est immature. Ce qui permet cette maturation c'est*

l'empathie. Il ne faut pas être agressif avec l'enfant parce que du fait des neurones miroirs, l'enfant reproduit le comportement des parents, c'est obligatoire. Il faut laisser jouer l'enfant car cela permet la sécrétion d'un engrais neuronal».

Ce livre a été en bonne place dans le palmarès des livres de l'Express et du Nouvel Observateur pendant des semaines. Je me contenterai de souligner dans ces propos ce qui caractérise cette médiatisation idéologique des « progrès scientifiques » : on a le savoir, le savoir comme certitude arrêtée, cela nous permet de vous promettre le bonheur de vos enfants, celui-ci est « naturel » à condition que vous y mettiez de l'empathie : l'émotion est la clé de lecture et de normalisation des comportements.

Les effets potentiels d'un tel discours n'ont rien à envier, me semble-t-il, à la culpabilisation attribuée à la psychanalyse.

Ecrivant cela je pense à d'autres livres : *Le meilleur des mondes* (A. HUXLEY), *1984* (G. ORWELL)... et je me dis que nous avons heureusement la littérature pour nous aider au déphasage nécessaire à notre contemporanéité.